

L'aïeul le considéra avec étonnement :

—Cela t'amuse donc beaucoup d'aller là-bas ?

—Grand-père, elle est si jolie ! blanche comme du lait avec des cheveux d'or et des yeux foncés !

Maritski tressaillit, et pressant fortement le bras du petit garçon :

—Enfant, garde-toi des femmes blondes, blanches et fières avec de grands yeux foncés : ce sont des serpents sous la forme d'un ange : garde-toi d'elles.

Effrayé, Fidelio regarda son grand-père ; il ne comprenait pas.

Mais l'aïeul était retombé dans une profonde rêverie. Alors il prit son petit violon et s'en alla chercher un coin ombreux derrière les roches énormes ; Gemma faisait la sieste ; le vieux Polonais qui ne pouvait marcher longtemps depuis une blessure qu'il s'était faite à la jambe dans une chute récente, s'assit sur le seuil de sa petite maison, et continua ses réflexions en tirant de longues bouffées de sa pipe noireie.

—Il faudra bien que je finisse par tenir ma vengeance, murmurait-il, farouche ; il faudra bien que tant de peines soient récompensées et que je découvre cette femme, cette Olga Zarkine ! elle n'est pourtant pas difficile à trouver dans un lieu comme Biarritz ; elle fait assez de bruit, la coquette, pour ne point passer inaperçue. Ah ! sans ma maudite jambe j'aurais peut-être déjà mis la main sur elle !

Quelle était donc cette femme, cette princesse Olga Zurkine que devait absolument découvrir le vieux Polonais Maritzki ? et quelle faute avait-elle commise pour s'attirer une haine aussi implacable ?

II

Il est environ cinq heures du soir ; la belle comtesse Morloff, après avoir couvert de baisers passionnés sa fillette malade, est allée s'habiller pour souper en brillante compagnie à la villa Sua-

rez, et en recommandant aux domestiques de laisser entrer chez Mlle Xénie, le petit violoniste qu'elle attend.

Xénie, elle, est très agitée ; couchée sur sa chaise longue et enveloppée d'un vêtement de mousseline bleue, elle regarde la pendule avec impatience.

—Il ne viendra pas, miss Adda, je vous dis qu'il ne viendra pas, répète-t-elle pour la centième fois à la gouvernante anglaise qui se demande avec épouvante ce qu'elle fera de la fillette rageuse et volontaire si "ce petit vagabond" s'avise de ne pas paraître.

Mais la voilà rassurée, car un valet annonce le garçonnet tant attendu, et Xénie pousse un cri de joie.

—J'avais si peur qu'on ne te permît pas de venir ! s'écrie-t-elle en tendant à l'arrivant sa petite main transparente où s'accusent les veines bleues gonflées par la fièvre.

Fidelio, cette fois, ne se formalise pas du tutoiement qui, au contraire, lui paraît très doux dans la jolie bouche de Xénie Morloff.

Il prend la main qu'elle lui tend, et, d'un geste de gracieuse courtoisie, il la porte à ses lèvres.

C'était une chaude après-midi de septembre et les fenêtres demeuraient grandes ouvertes derrière les lourds rideaux ; au delà du balcon sculpté on apercevait les promeneurs élégants allant et venant par couples, le long de la terrasse, puis la mer, bleue comme le ciel dans lequel allait se lever bientôt le croissant d'argent avec la première étoile.

L'appartement de la petite princesse était somptueux, autant du moins que peuvent l'être ces appartements de passage ; elle-même était ravissante dans ce cadre harmonieux, et Fidelio, artiste du fond de sa toute jeune âme, ne se lassait pas de la contempler.

—Comment t'appelles-tu ? demanda la fillette au musicien aux yeux bleus.

—Fidelio.

—Je le sais bien, fit l'enfant gâtée avec un geste d'impatience. Mais ton autre nom ?

Fidelio hésita : son grand-père lui